

Artiste culte du mythique ouvrage illustré «Rock Dreams», Guy Peellaert sort «Rêves du 20<sup>e</sup> siècle», une mise en perspective fantasmagorique, hallucinée, vulgaire et kitsch du siècle écoulé

# Peellaert recrache feu le XX<sup>e</sup> siècle

**G**uy Peellaert est de ces personnages souterrains, dont on sait peu de choses (il refuse même de dévoiler sa date de naissance), dont l'influence sur la contre-culture des quarante dernières années se mesure à l'aune de quelques œuvres cultes. Par exemple, les provocantes bandes dessinées *Jodelle* ou *Pravda la Survireuse* publiées (comme *Barbarella* de Forest) chez l'éditeur Losfeld dans les sixties, c'est lui. Lui aussi qui, en 1973, sort (avec Nik Cohn pour les textes) un album culte, *Rock Dreams*, lequel présente en 125 illustrations travaillées selon différentes techniques de peinture, la plus rêvée histoire du rock jamais imaginée, de Presley à David Bowie en passant par P.J. Proby, les Stones, Cochran...

On retrouve Peellaert dessinateur pour les jaquettes de disques des Stones (*It's Only Rock and Roll*) et Bowie (*Diamond Dogs*). Illustrateur d'affiches pour Scorsese (*Taxi Driver*), Resnais (*Gershwin*), Bresson (*L'Argent*), Wenders. Réalisateur du magique et ensorcelant générique de la prestigieuse et défunte émission *Cinéma cinéma*. Exposé à Tokyo et New York, pote de Jean Baudrillard avec lequel il s'entend comme larrons en foire, décorateur de théâtre, Guy Peellaert fait partie des inclassables et s'en flatte.

Il lui arrive de passer dix ans sur un livre. *Rêves du 20<sup>e</sup> siècle*, publié par Knopf aux Etats-Unis, a fait là-bas un tabac et lui a valu des enfilades de pleines pages dans *The Guardian* ou *Vanity Fair*. L'ouvrage, aujourd'hui disponible en français chez Grasset, récapitule quelques épisodes-clés du XX<sup>e</sup> siècle, tous ▶

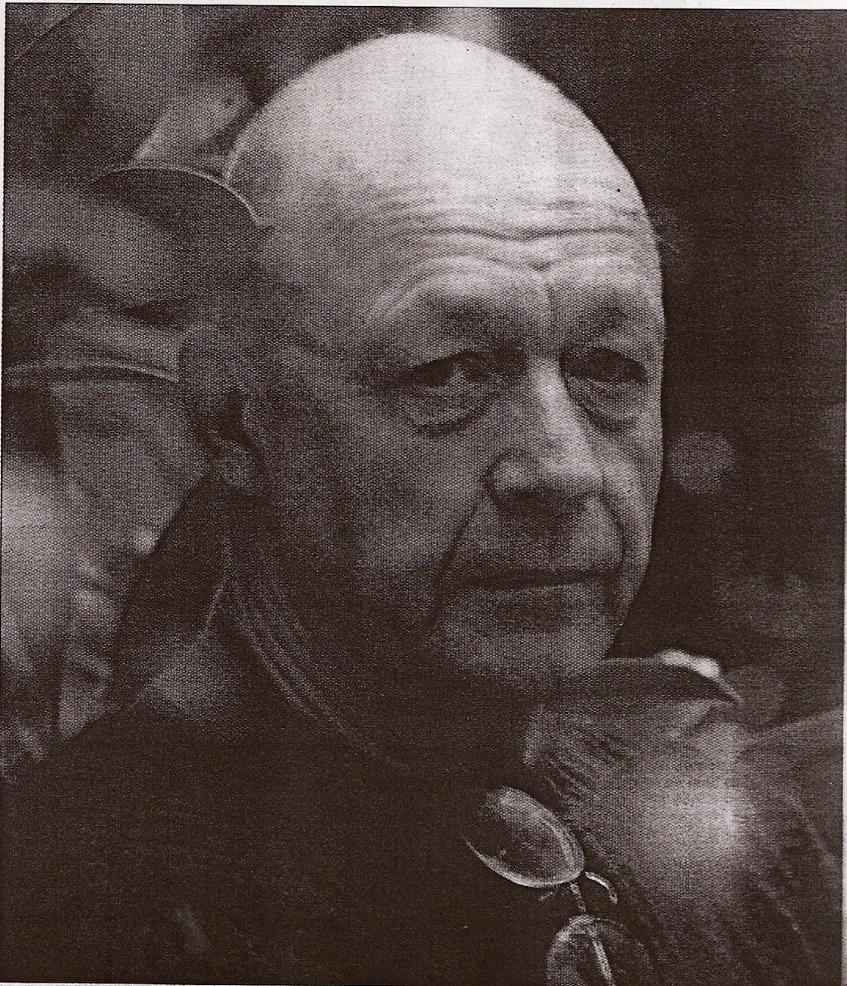


Photo Bruno de Manès



Kafka et Milena dans le train fantôme. Une situation imaginée par Peellaert et Nik Cohn.

Toutes les illustrations des p. 61, 62 et 63 sont tirées de «Rêves du 20<sup>e</sup> siècle», Grasset, 1999.

► plus imaginaires les uns que les autres, mais qui obéissent pourtant à la logique insondable de quelque vérité souterraine...

Pour réaliser *Rêves du 20<sup>e</sup> siècle*, l'illustre couple de *Rock Dreams* s'est reformé: à Peellaert l'iconographie, à Nik Cohn les textes. Ce dernier a imaginé un personnage totalement fictif, un certain Max Vail qui, né en 1900, mort en 1999, avait le chic d'être le familier de toutes les personnalités du siècle. Omniprésent, intermédiaire de génie, Max Vail avait ainsi l'art de ménager les rencontres les plus improbables. Quand il apparaissait sur des photos aux côtés de Mick Jagger, Picasso ou Aristote Onassis, chacun de demander: «C'est qui là, avec Max Vail?» Chez Max, quand Nelson Mandela descendait par un ascenseur, on pouvait être sûr que Madonna montait par l'autre...

Bref, Max recevait chez lui et connaissait si bien tout le gratin – de Marilyn à Gorbatchev en passant par Chaplin, Kafka, Sartre ou Courtney Love – qu'à juste titre, à sa dernière heure, il pouvait déclarer: «J'ai été le témoin du monde.» A sa mort justement, Nik Cohn retrouve le journal secret de cet étrange personnage. Hélas, Max, ligne après ligne, en a soigneusement rayé au marker les trois mille pages!... Seules subsistent, en bas de pages, quelques notes qui ont

échappé à l'autocensure, à partir desquelles Nik Cohn et Guy Peellaert peuvent, en 86 collages mettant en scène quelque 200 personnages, reconstituer l'objet-document non identifié le plus étrange et le plus fantastique sur l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle.

**Guy Peellaert, d'abord un retour en arrière. Comment est né «Rock Dreams»?**

Je suis né à Bruxelles, mais comme mon père était un passionné des

courses de chevaux, je passais tous les étés à Ostende, qui était une tête de pont anglaise sur le continent belge: tous les petits loubards de Londres venaient s'y défoncer dans les années 50. C'est comme ça que j'ai découvert très tôt le rock et la musique anglo-saxonne.

»Plus tard, en Hollande, je suis tombé dans une librairie sur le livre d'un Irlandais de 22 ans, Nik Cohn, qui s'intitulait *Awophopalooobop Alopbamboom* (Ed. Allia, 1999). Un livre fabuleux! Le premier bou-

quin de critique rock de tous les temps devenu depuis lors LA référence culte. Je rêvais de partir aux Etats-Unis tourner des sortes de clips avant l'heure autour de stars du rock et de la country comme Jerry Lee Lewis ou Johnny Cash. Et je me suis dit: ce Nik Cohn est le type qu'il me faut pour rédiger les dialogues.

**Et Nik a marché?**

(Rires) Quand il m'a entendu parler cinéma au téléphone, il s'est dit: «Wouah! Ça y est, Hollywood m'appelle!» Alors qu'en fait j'étais fauché comme les blés. Avec ma petite amie, on a réuni nos derniers sous pour lui réserver une chambre au Hilton. Il a compris le topo pendant le trajet nous ramenant de l'aéroport, où nous étions allés le chercher. Il a lâché: «Dites, vous n'auriez pas un petit coin chez vous, où je pourrais dormir?» »On a passé toute la soirée à parler de notre projet. Et plutôt que de tourner un film, on a décidé de faire un livre. C'est devenu *Rock Dreams*. Où se sont cristallisés, je crois, les fantasmes rock de toute une époque. *Rock Dreams* a connu un succès international, en commençant par se vendre à 300 000 exemplaires aux Etats-Unis, puis 250 000 en Grande-Bretagne, un million au total. Je suis resté aux Etats-Unis, d'autant plus que j'étais devenu ►

## À LIRE



■ Guy Peellaert et Nik Cohn. «*Rêves du 20<sup>e</sup> siècle*», Grasset, 1999.

■ Des mêmes, «*Rock Dreams*» est encore disponible dans son édition française (Albin Michel, 1973 et 1982).

■ Enfin, on peut absolument recommander aux amateurs de rock (Mais seulement à eux) l'ouvrage de Nik Cohn, publié en 1968 et pour la première fois traduit en français.

■ *Awophopalooobop Alopbamboom: l'âge d'or du rock*, Paris, Editions Allia, 1999. Par le premier, le plus brillant et le plus inspiré des critiques rock. De Bill Haley aux Monkees, en passant par Presley, Eddie Cochran, Phil Spector, les Beatles, les Stones, Dylan, les Who, P.J. Proby...



► complètement amoureux d'une dame qui s'appelait Dolly Parton.

**Dolly Parton, la chanteuse de country? Qui a plus tard donné son nom à la brebis clonée?**

Celle-là même. J'en étais amoureux fou, d'un amour tout platonique s'entend. Je ne l'ai même jamais rencontrée. Mais je lui ai envoyé une cassette enflammée. Je pense qu'elle chantait les plus belles, les plus sublimes chansons qu'une femme puisse chanter.

**Sautons à «Rêves du 20<sup>e</sup> siècle». Comment est né ce dernier livre?**

Un jour, Pierre Lescure, le président de Canal Plus et premier mécène du projet, m'a dit: «Ecoute, tu nous as tant fait rêver jadis avec les images de *Rock Dreams*, ça a même influencé notre philosophie à Canal Plus... On te doit beaucoup, qu'est-ce que tu fais en ce moment?»

»Je lui ai dit que j'avais une image qui me poursuivait depuis quelque temps: celle d'un vieux monsieur qui mourait dans son appartement misérable et sous le lit duquel on découvrirait une centaine de photos: elles montraient des événements du XX<sup>e</sup> siècle que tout le monde sait avoir existé, mais auxquels aucun témoin n'a assisté, sauf ce petit homme. C'est comme ça qu'a commencé *Rêves du 20<sup>e</sup> siècle*. J'imaginai en avoir pour deux ans, et ça en a pris quatre, de 1995 à 1999.

»J'ai repris contact avec Nik Cohn – la vie nous avait séparés. Le succès de *La Fièvre du samedi soir*, tiré d'une de ses nouvelles, lui était un peu monté à la tête. A partir de mon petit monsieur, il a imaginé le personnage de Max Vail, un parfait inconnu qui a assisté à quasi toutes les rencontres secrètes du siècle.

**L'idée maîtresse, c'était quoi? Raconter une «histoire secrète du 20<sup>e</sup> siècle»? Ou une histoire fantasmée, une rêverie?**

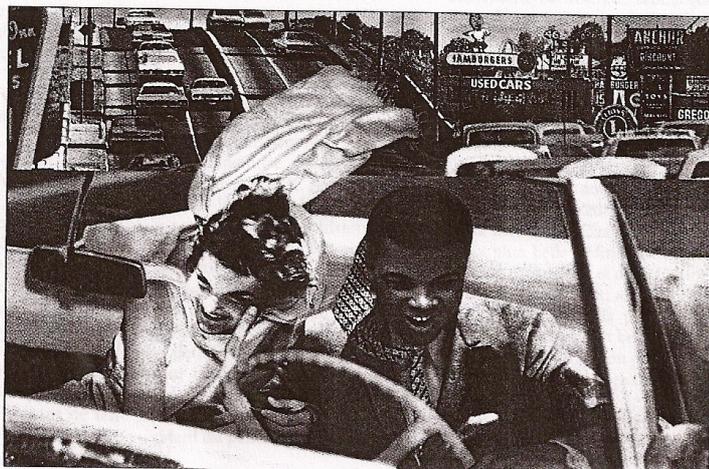
Je dirais ceci: supposons qu'à la suite d'un cataclysme, notre civilisation disparaisse sans laisser aucune trace. Sinon *Rêves du 20<sup>e</sup> siècle*.



Folie et moment d'une grâce musicale entre Sartre, Camus et le pianiste Bud Powell.



Paris. James Joyce et Mistinguett en nouveaux avatars du professeur Unrat et de Marlène Dietrich dans «L'Ange bleu».



Et si Jackie Kennedy et Mohammed Ali avaient pu partir en joyeuse escapade, le temps d'un week-end?



Au petit matin devant Notre-Dame de Paris, ultime rencontre entre deux vampires. «Ah, tu t'es fait limer les dents, toi aussi?»

Eh bien, je crois que l'Histoire vue sous l'angle de ce livre contiendrait pour ceux qui le découvriraient une essence de vérité qui n'est pas sacrilège, même s'il y a des pointes de perversité dans les situations, et un regard irrespectueux.

**Hum!... L'une des illustrations montre Lady Di nue attendant son «amant» le chanteur Prince... Ça choque tout de même!**

Elle a été dessinée avant la mort de Diana, et nous ne l'avons pas retirée. Elle joue sur une double idée: celle des rendez-vous clandestins de Lady Di, bien sûr. Mais aussi sur le fait qu'à l'époque de ses fiançailles avec le prince Charles, la presse lui avait demandé quel était son chanteur préféré, et elle avait répondu: «Prince!» Des deux princes, c'est cette piste onirique que l'illustration choisit d'explorer. Et ça devient un truc beaucoup plus sexe, avec Prince pénétrant dans une chambre de motel une bouteille de mousseux bon marché à la main tandis que Lady Di dévêtue l'attend avec une mine mutine...

**Nettement plus tragique: Kafka et Milena dans un train fantôme...**

Oui, j'ai choisi là une approche un peu expressionniste pour montrer ces deux personnages déjà marqués par la mort...

**Il y a des effets de suggestion, des correspondances**

**baudelairiennes. Gainsbourg, Mitterrand...**

(Rires) Gainsbourg était un ami, on sortait beaucoup ensemble, on se parlait peu, mais il y avait entre nous beaucoup de regards... J'avais le souvenir de nos retours au petit matin, un peu comateux... Et pour moi, ce ne pouvait être qu'une image symboliste, parce que le symbolisme, c'est le romantisme de la mort. Nik m'a dit: «Gainsbourg? Mitterrand? le problème, c'est que je ne les connais pas très bien, ces deux-là...» Je lui ai répondu: «C'est autour des vampires que ça se passe... Tu te rappelles que Mitterrand s'est fait limer les dents?» L'idée, c'est celle d'une fin proche, de la mort, avec ce clin d'œil à Gainsbourg: un chien qui ne peut pas s'empêcher de monter une femelle dans un coin...

**Plus heureuse, la vision de Jackie Kennedy et Mohammed Ali partant en virée.**

Ça c'est une idée de Nik. Montrer la pression qui s'exerçait sur ces deux personnages, et comment ils auraient pu s'échapper. C'est le moment où Cassius Clay/Mohammed Ali refuse de partir au Vietnam, celui aussi où Jackie vient de perdre son mari et supporte de moins en moins la pression du clan Kennedy. Il FAUT qu'ils se rencontrent. C'est d'un romantisme de mauvais genre, une escapade du week-end non autorisée, un instant de tendresse partagée.

**Et Sartre et Camus?...**

C'est encore un moment de grâce entre deux futurs intellectuels ennemis, qui jouent comme dans une cour de récréation. Un moment de grâce avec cependant un arrière-plan très noir, très contrasté, puisqu'on voit Bud Powell, rendu fou par la drogue, hospitalisé, du sang sur les mains à force de jouer...

«Nik m'avait raconté que quand on lui avait retiré son piano, Bud Powell avait peint des touches sur les murs de sa chambre d'hôpital et continuait à jouer jusqu'à s'en faire saigner les doigts... Dans toutes ces images, il y a différentes strates, et l'on peut percevoir différents morceaux du feuilletage.

**Assez souvent il y a un côté vulgaire, outrageux.**

(Rires) Ah, ça, c'est autre chose. Le côté vulgaire, kitsch, mauvais goût, c'est parce que je suis de ceux qui pensent qu'après Duchamp ou Warhol, on ne peut plus faire semblant de peindre, c'est-à-dire se livrer à une sorte de gestuelle vide, comme le dit Baudrillard. Moi, je me cache derrière des histoires non gratifiantes, vulgaires, ou soi-disant vulgaires, afin d'éviter tout malentendu par rapport à un milieu et un marché de l'art moribond. Je ne suis pas gratifiant pour le petit-bourgeois qui me met au mur dans son salon en espérant épater ses amis (rires). Au contraire, je le déclasse. Robert Delpire, président du palais de Tokyo en 85-86

et qui m'exposera en 2002 à la Maison européenne de la photographie, m'a dit: «Tu appartiens à une génération de bâtards, ni peintres ni photographes, qui ont bouffé de l'image toute leur vie, et qui la rcrachent comme ils peuvent. C'est vous qu'on veut exposer.» C'est le plus beau compliment qu'on puisse me faire.

**Comment avez-vous travaillé pour «Rêves du 20<sup>e</sup> siècle»? Comme pour «Rock Dreams»?**

Non. Ou plutôt, c'est la même technique mais avec un outil différent. Pour *Rock Dreams*, chaque élément était photographié, retiré, travaillé à la couleur, à l'aérographe, déformé, dynamisé, etc. Tandis que *Rêves du 20<sup>e</sup> siècle* est le résultat d'un énorme travail de collages informatiques. En fait, tout le bouquin est né et existe d'abord sur ordinateur. Ce qui d'ailleurs ne nous a pas pris moins de temps que pour *Rock Dreams*...

**La mort apparaît souvent sous-jacente dans ce «20<sup>e</sup> siècle»...**

De la mort, c'est Chaplin qui donne la plus belle définition. A propos de Los Angeles et de la Californie, il disait toujours: «Il fait beau, on est au bord de la piscine, on plonge, on sort, il fait beau, on est au bord de la piscine, on plonge, on ressort... et on est vieux!» Somp-tueux, non?

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-FRANÇOIS DUVAL